

Spider-Man 2

Réalisé par Sam Raimi

Nettement plus abouti et complexe que le premier opus, **Spider Man 2** prouve que le *serial*, loin d'édulcorer les enjeux dramatiques, peut, au contraire, les vivifier. Partagé entre les devoirs que lui imposent sa condition de super héros et les atermoiements liés à l'adolescence, le jeune Peter Parker (Tobey Maguire, alter ego du réalisateur) doit faire face à un dilemme : choisir l'amour et mettre au clou son costume de Spider Man ou renoncer aux sentiments que lui inspire la délicieuse Mary Jane Watson (Kirsten Dunst) au profit de sa mission de bien public. Dès les séquences d'ouverture, Sam Raimi, inspiré, pose les jalons du conflit intérieur qui va ravager le héros. Peter Parker voit son existence se déliter sous ses yeux impuissants. Et l'impuissance est bien le maître mot de ce second volet, aux accents de tragédie grecque.

Raimi s'ingénie à démonter, avec délectation, le mythe qu'il a élaboré. Dans cet exercice de déconstruction, le réalisateur insiste sur le prosaïsme de l'existence d'un personnage, pourtant voué à une destinée extraordinaire. Raimi fait de Peter Parker un anti-héros vulnérable et perturbé. La séquence liminaire donne le ton d'emblée : l'homme araignée livre des pizzas ! En dépit de ses qualités hors du commun, il ne respecte pas les délais de livraison et est renvoyé sur le champ. Mal fagoté, vivant dans un studio miteux, le jeune homme n'arrive plus à payer ses factures, ni à suivre une scolarité normale. De plus, Mary Jane le bat froid. De quoi ébranler jusqu'au tréfonds de son âme notre héros, en pleine crise identitaire...et sexuelle !

Ainsi, le premier volet des aventures de Spider Man portait sur la découverte d'un corps pubère et de ses possibilités auto-érotiques (dans une scène explicite, l'adolescent s'enfermait dans sa chambre pour s'adonner à des projections spermatiques), quand, dans ce second opus, le héros est littéralement frappé d'impuissance. Ses « pannes » sporadiques provoquent, outre des chutes multiples, une violente remise en question. Sam Raimi réussit ici un savant dosage entre comédie, action et émotion, alors que Spider Man 1 souffrait d'un profond déséquilibre entre deux parties distinctes : l'introspection et l'action.

La dialectique de Spider Man 2 est toute shakespearienne. Pour le héros, il s'agit de concilier sa nature et ses devoirs. Quant à son adversaire, le redoutable Dr Octavius, il est emporté et anéanti par l'hubris ou sa passion mégalomane. Celui qui désire « *tenir la puissance du soleil dans la paume de sa main* » succombe au rêve que fit avant lui, et à quelques variantes près, Icare. Monstre agi par ses bras de pieuvre, le savant, pour se libérer, devra se battre contre lui-même, à l'instar d'un héros de tragédie.

L'univers visuel imaginé par Sam Raimi sert, avec maestria, les zones d'ombre de ses personnages qui sont de pures productions urbaines. La séquence frénétique de la salle d'opération, sorte de laboratoire qui évoque le Sam Raimi des débuts, la tronçonneuse en prime, rappelle le *comic* d'origine. Le découpage, les ombres portées sur les murs, le jeu expressionniste des acteurs, souligné par des gros plans, évoquent la bande dessinée à laquelle Raimi rend hommage. De même, le générique inventif, reprend les épisodes marquants du premier volet, sous forme de dessins crayonnés.

Mais ce que l'on retient avant tout ici, c'est le dévoilement progressif du héros. Parker tombe le masque pour se livrer et s'exposer dans toute sa fragilité. La spectaculaire séquence du métro aérien renferme un double suspense : Spider Man va-t-il parvenir à arrêter l'engin, mais aussi à soustraire son visage à la vue des voyageurs ? Après son exploit, il est porté en triomphe par une armée de bras. L'exposition de son visage correspond pour le héros à une vraie mise à nu. Cette séquence porte aussi l'inscription du 11 septembre, en liaison avec tout le sous-texte relatif à la figure du héros.

Sam Raimi évite l'écueil du *happy end*, optant pour un final en demi-teintes. **Spider Man 2** se distingue par un romantisme empreint de mélancolie. L'équilibre est fragile et les héros vulnérables. Au final, une ombre passe sur le visage de Mary Jane, laissant augurer un destin funeste. Les bases de la trilogie sont posées : où il est question de transmission funeste et de perte. A n'en pas douter, l'araignée nous a pris dans sa toile !

Sandrine Marques
(Extrait du site Plume-Noire)